

PLAIDOYER POUR LE *TEMPO*

Le sujet de cette intervention, qui nous a été proposé par le “maître des lieux”, en appelle au genre du plaidoyer, qui, plus que tous les autres peut-être, se situe dans une intersubjectivité tendue, adversative et par voie de conséquence pathémique. Le Micro-Robert, ce viatique du sémioticien, ne propose-t-il pas les deux définitions suivantes : “*Plaidoirie pour défendre les droits de qqn.*” et “*Défense passionnée*” ? Quel est le “crime” du *tempo* ? Longtemps tenu pour négligeable, convaincu lui-même de la bassesse de son rang dans la hiérarchie conceptuelle régnante, le *tempo* entend rejeter cette médiocrité, faire valoir ses prétentions et arracher cette reconnaissance, qui a été tenue par quelques-uns, et non des moindres, pour le sens de la vie. Plus sérieusement, il est question de montrer que le *tempo* doit désormais être pris au sérieux. Le terme de *tempo* lui-même n'est sans doute pas entièrement satisfaisant, mais cette insuffisance trahit le manque d'attention que nous signalions à l'instant. Le *tempo* serait, selon la convention greimassienne, l'axe sémantique ayant pour termes la célérité et la lenteur, selon la convention hjelmslevienne un «*continuum non analysé mais analysable*» en célérité et lenteur, selon la convention saussurienne un différenciable donnant lieu à un rapport *in praesentia* particulier.

Un adage, tenu pour plausible, prétend que la meilleure défense, c'est l'attaque, et à cet égard nous aimerions d'entrée poser que traiter du devenir sans prendre en compte son *tempo* propre est inconséquent, si bien qu'il incombe à la partie adverse de démontrer que le premier peut être approché, sous le contrôle du «*principe de simplicité*» (Hjelmslev), sans le second¹.

1. SITUATION DE LA NOUVEAUTE

Le statut d'une proposition théorique nouvelle dans un domaine relativement bien circonscrit et à peu près articulé, qu'on la reçoive ou qu'on la conteste, est loin d'être clair. Plusieurs approches peuvent être envisagées :

- une conception territoriale : où l'insérer, la caser ? si une place doit lui être attribuée, convient-il de la situer à la périphérie, ou au centre ? Dans la mesure où l'espace est valorisé, cette “adresse” implicite une décision sur la valeur, sur l'intérêt du contenu concerné ;

- une conception analytique et sémiotique, résumable comme le “deux en un” ; la nouveauté est appréhendée comme la résolution d'un syncrétisme, c'est-à-dire la résolution d'une compacité substantielle en une dualité fonctionnelle. Dans le domaine linguistique, l'exemple le plus fameux de cette démarche se trouve dans le *Mémoire* de Saussure, ouvrage dans lequel les voyelles longues dans les langues indo-européennes ont été reconnues comme associant une

¹ Cette étude reprend certains thèmes de réflexion abordés dans un texte antérieur, Description de la description, in M. Rasmussen, *Louis Hjelmslev et la sémiotique contemporaine*, Copenhague, Travaux du Cercle de Copenhague, 1993, 24, pp. 152-172.

voyelle brève et un “coefficient sonantique” ; la nouveauté peut aussi prendre la tournure inverse, à savoir le “un en deux” : ainsi, en considérant de près l'efficacité de l'aspectualisation et de la modalisation, il est possible de les considérer comme des “variétés”, ou encore comme des “points de vue” : l'aspectualisation sémiotique rabat les affects du sujet sur l'objet en l'appréhendant comme excessif ou déficient, tandis que la modalisation avantage la procédure inverse en affectant le sujet, moyennant un rabattement des prégnances de l'objet sur le sujet.

- enfin, une théorie, c'est tôt ou tard une certaine hiérarchie conceptuelle reliant des catégories “nobles”, occupant les premiers rangs, au menu peuple. Les catégories des cas et des prépositions, dans la tradition française notamment, n'ont qu'un rôle instrumental ; l'ensemble des prépositions est traité comme une “boîte à outils” dans laquelle on puise, mais aussi bien la *Théorie des prépositions*² de V.Brøndal que les derniers chapitres de la *Catégorie des cas*³ de Hjelmslev ont établi que les prépositions ne méritaient pas ce mauvais traitement. Ainsi que le remarque Valéry dans les *Cahiers* : «*Les petits faits inexplicables contiennent le renversement des explications des grands faits*»⁴. Le *tempo*, à nos yeux, relève de ce cas de figure en ce sens qu'il a été conclu de **négligé** à **négligeable**, le fait ayant guidé le droit. Il partage cette situation avec d'autres catégories, notamment celle des adverbes qui est traitée comme un fourre-tout, sinon pire, et pourtant on y trouve des “choses” bien intéressantes : le temps, le lieu, la manière, cette inconnue, l'intensité, une aspectualité relative au degré,...

À titre personnel, il nous semble que la situation du *tempo* relève d'abord de la troisième approche, c'est-à-dire qu'il a été tenu, est encore tenu pour négligeable, si bien que notre propos se présente comme une réhabilitation, et mesure gardée, comme un pari pascalien : qui prend le *tempo* au sérieux n'a rien à “perdre” et ne peut que “gagner”. À cet égard, la prise en compte du *tempo* appelle les critères convenus d'évaluation :

- du point de vue de l'adéquation, il conviendra d'examiner, avec le recul nécessaire, si la convocation du *tempo* permet d'enrichir et d'affiner les descriptions concrètes⁵ ; il appartiendra à d'autres qu'à nous-même de dire si le *tempo* est un effet de mode, un gadget sans lendemain, ou s'il permet d'accéder, par la voie la moins coûteuse, à des effets de sens mieux sentis que compris jusqu'à maintenant ;

- du point de vue de l'arbitraire, l'enjeu est plus conséquent puisqu'il est suspendu à l'interrogation suivante : quelle est la relation du *tempo* aux concepts centraux, “sémiologiques”, de la linguistique et de la sémiotique – dans la supposition qu'un consensus est formulable à propos du nombre, mais sans doute pas encore à propos de l'ordre de présentation de ces concepts .

La continuité sémiotique étant ce qu'elle est, nous sommes en présence de trois ensembles conceptuels : les œuvres de Saussure, Hjelmslev et Greimas. La convocation et la confrontation de ces ensembles conceptuels présupposent d'abord sinon une homogénéité impeccable, du moins

² V. Brøndal, *Traité des prépositions*, Copenhague, E.Munksgaard, 1950.

³ L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, Munich, W.Fink, 1972.

⁴ P. Valéry, *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1974, p.846.

⁵ Cf. J. Fontanille, *Le ralentissement et le rêve*, Nouveaux Actes Sémiotiques, 26-27, 1993 ; Cl. Zilberberg, *Présence de Wölfflin*, Nouveaux Actes Sémiotiques, 23-23, 1992.

consistante ; en second lieu, l'extensibilité, c'est-à-dire que les relations ne sont pas dépendantes de leur échelle syntagmatique : elles peuvent intervenir à hauteur de l'énoncé, en deçà de l'énoncé comme au-delà de l'énoncé, c'est-à-dire à hauteur du discours.

De l'œuvre de Saussure, nous retiendrons les notions d'arbitrarité et de linéarité telles qu'elles sont formulées dans le *CLG* ; pour Hjelmslev, nous nous limiterons aux premières pages de l'étude intitulée *La stratification du langage*⁶, en lesquelles nous entrevoyons un condensé de la pensée du grand linguiste ; enfin, eu égard à la sémiotique greimassienne, nous nous attacherons à la jonction, ce *on-ne-sait-quoi* qui continue de hanter la disjonction et qui avait déjà conduit Hjelmslev à affirmer que : «(...) *l'exclusion ne constitue qu'un cas spécial de la participation, (...)*⁷»

L'hypothèse présentée n'a rien à avoir avec une greffe ou un coup de force. Modestie gardée, elle n'est pas sans analogie avec la démarche newtonienne, c'est-à-dire qu'elle vise à constituer un **point de vue** à partir duquel certaines identités se laissent découvrir, certaines entités conceptuelles peuvent, selon une mesure qui fera sens, “communiquer” les unes avec les autres. Si dans *La pensée sauvage*, Lévi-Strauss déclare que la métaphore finit par se résoudre en métonymie, notre parcours a pour point de départ un ensemble métonymique et se dirige vers une métaphore profitable. Il s'agit donc pour nous de nous insinuer dans ces trois ensembles théoriques afin de suggérer que le *tempo* vient occuper une place, une vacance, et résoudre – c'est du moins la visée – une incomplétude. Par commodité, nous n'adopterons pas l'ordre chronologique et c'est l'œuvre de Hjelmslev qui retiendra d'abord notre attention.

2. STRATIFICATION ET *TEMPO*

Les premières pages du texte intitulé *La stratification du langage*, nous les considérons comme un “résumé”, moins aride que le *Résumé d'une théorie du langage* et plus ferme, peut-être, que les premiers chapitres des *Prolégomènes*. Le fondateur de la glossématique y propose une réflexion sur l'ordre et le nombre de ce qu'il appelle les «*schizies fondatrices*» : «*La distinction entre contenu et expression est le premier carrefour, celle de la forme et substance, le second, et la distinction de forme et substance est donc subordonnée à celle entre les plans*⁸.» Mais après rapprochement avec d'autres textes, une compétition à propos de la deuxième place se fait jour : «*Au cours des deux premières conférences nous avons examiné deux traits fondamentaux que l'on doit considérer comme inhérents à toute structure linguistique. Dans une telle structure nous sommes en présence de deux plans : le contenu et l'expression, et de deux axes : le texte, ou procès linguistique, et la langue, ou système linguistique*⁹.» Cependant la place de deuxième

⁶ L. Hjelmslev, *La stratification du langage*, in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, pp.44-76.

⁷ *Ibid.*, p. 95.

⁸ *Ibid.*, p.52.

⁹ L. Hjelmslev, *La structure fondamentale du langage*, in *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 213. Cf. également la conclusion de l'étude intitulée *L'analyse structurale du langage*, in *Essais linguistiques, op. cit.*, p. 43.

reviendra à la distinction entre forme et substance et, par voie de conséquence, la distinction entre système et procès deviendra troisième.

Nous admettons que chaque “schizie” contrôle une caractéristique morphologique susceptible d'accueillir les effets de *tempo* et que l'ordre dans lequel elles se rangent est celui de la présupposition assignant l'antérieure comme présupposée et la suivante comme présupposante.

2.1 la schizie contenu/expression

Le fait le plus notable qui la concerne est la substitution de la figure de la “ligne”, plutôt temporalisante, à celle, plutôt spatialisante, de “plan” : «(...) on s'apercevra qu'au premier stade un texte est toujours divisible en deux parties ; ce nombre extrêmement faible leur garantit l'étendue maximale, et ce sont la **ligne** de l'expression et la **ligne** du contenu, qui, de par la fonction sémiotique, sont solidaires l'une de l'autre. On divise alors la ligne de l'expression et celle du contenu, prises nécessairement, en tenant nécessairement compte de leur intercation à l'intérieur des signes. (...)»¹⁰ Il est difficile de préciser s'il y a dette, référence explicite à la **linéarité** saussurienne. Une chose est sûre : il y a divergence sur l'extension. La linéarité est étendue à la sémiosis tout entière, tandis que Saussure la présente, ainsi que nous le verrons plus loin, comme une caractéristique du signifiant.

Pourquoi cette substitution de la “ligne” au “plan” ? Elle est, nous semble-t-il, appelée par les opérations de segmentation et de division, qui résument, aux yeux de Saussure comme de Hjelmslev, le faire de l'analyste, opérations qui sont, il convient de le noter, foncièrement **aspectuelles**. Par nécessité selon les uns, par circularité selon d'autres, la théorie vient cautionner la méthodologie, et il n'est pas jusqu'au concept de fonction qui ne soit lui-même entraîné dans ce rabattement et accommodé aux exigences du faire opératoire prochain : «Une dépendance qui remplit les conditions d'une analyse sera appelée **fonction**»¹¹. Or l'intimité de la linéarité et de la temporalité est pour les uns évidente, pour d'autres immémoriale.

La linéarité est encore difficilement séparable de la notion de direction, du “*from → to*” valéryen¹², c'est-à-dire de la transitivité. Mais comment penser la direction, le déplacement qu'elle implique sans convoquer son *tempo* qui est comme la “température” du temps ?

La première schizie affirme, sans velléité de paradoxe, le continu et ses satellites obligés, et ce primat du continu retrouve, à partir d'autres considérants, les préoccupations de J.C.Coquet.

2.2 la schizie forme/substance

Nous avons le sentiment que cette dualité est la seule “dette” sérieuse des *Prolégomènes* au *CLG*, la seule allusion véritablement suivie. Les concepts majeurs, précisément parce qu'ils sont tels, ne sauraient éviter l'obscurcissement, et le concept de forme est loin de faire l'unanimité. Dans l'héritage structuraliste, trois approches se détachent :

- la définition saussurienne de la forme par la **différence**, qui deviendra l'assiette du binarisme de Jakobson et de Lévi-Strauss ;

¹⁰ *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 78. [C'est nous qui soulignons.]

¹¹ *Ibid.*, p.49.

¹² «En vérité, n[ou]s ne pensons pas à **quelque chose**, nous pensons **de** quelque chose à quelque chose (*from → to*).» (*Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p.1056).

- la définition hjelmslevienne de la forme par la **limite** et la **dépendance**, et en approfondissant l'intimité de ces deux concepts ; par la limite d'exercice d'une dépendance ;
- la définition brøndalienne de la **complexité** par mise en œuvre d'un programme et d'un contre-programme, dont la confrontation établirait la valeur.

Elles ont, bien sûr, chacune leur mérite, de sorte que la question : *quelle est celle qui va le plus loin ?* ne saurait être récusée. Dans la mesure où il s'agit d'appréhender une notion éminemment dynamique, le *tempo*, la première ne nous est pas d'une grande utilité. L'alternative est dès lors entre la définition hjelmslevienne et la la définition brøndalienne. S'il fallait à tout prix choisir, c'est la deuxième que nous retiendrions parce qu'elle propose ce que Hjelslev appelle dans *La catégorie des cas* le point de vue "extensional" : «**Le principe dirigeant la structure du système est d'ordre extensional et non d'ordre intensional. Les termes du système (les cas en l'espèce) sont ordonnés selon l'étendue et non selon le contenu de ces concepts**¹³.» Si la première schizie dégage la pertinence liminaire de la linéarité, la seconde nous procure l'équivalent d'une mesure, à savoir l'extension ou l'extensionnalité et dans la terminologie du fondateur de la glossématique, les catégories de l'**extense** et de l'**intense**.

Si nous revenons à l'alternative indiquée entre dépendance hjelmslevienne et complexité brøndalienne, nous entrevoyons la possibilité d'une complémentarité heuristique. A la condition toutefois que la complexité soit approchée comme une **dynamique concessive**, comme le théâtre de la rencontre, de l'affrontement, enfin la sanction entre tel programme et le contre-programme qui lui est structurellement associé. Mais pour nous l'important réside dans le fait que l'extension soit comme un "lit d'accueil" pour le *tempo* : les catégories inhérentes à l'extension confrontent, pour Hjelslev, l'accent et la modulation, le "frappé" et le "modulé", le ponctuel et le délinéé, c'est-à-dire la célérité fléchée porteuse de l'accent intense et la lenteur qui assiste, entretient la modulation extense¹⁴.

2.3 la schizie système/processus

Cette troisième schizie comporte deux aspects ; le premier est épistémologique : «*Il semble légitime en tous cas de poser a priori l'hypothèse qu'à tout processus répond un système qui permette de l'analyser et de le décrire au moyen d'un nombre restreint de prémisses. Il doit être possible de considérer tout processus comme composé d'un nombre limité d'éléments qui réapparaissent constamment dans de nouvelles combinaisons*¹⁵.» Le second est théorique et porte sur les contenus jonctifs respectifs du système et du processus : «*C'est sur elle que se fonde la distinction entre processus et système : dans le processus, dans le texte se trouve un "et... et", une conjonc-*

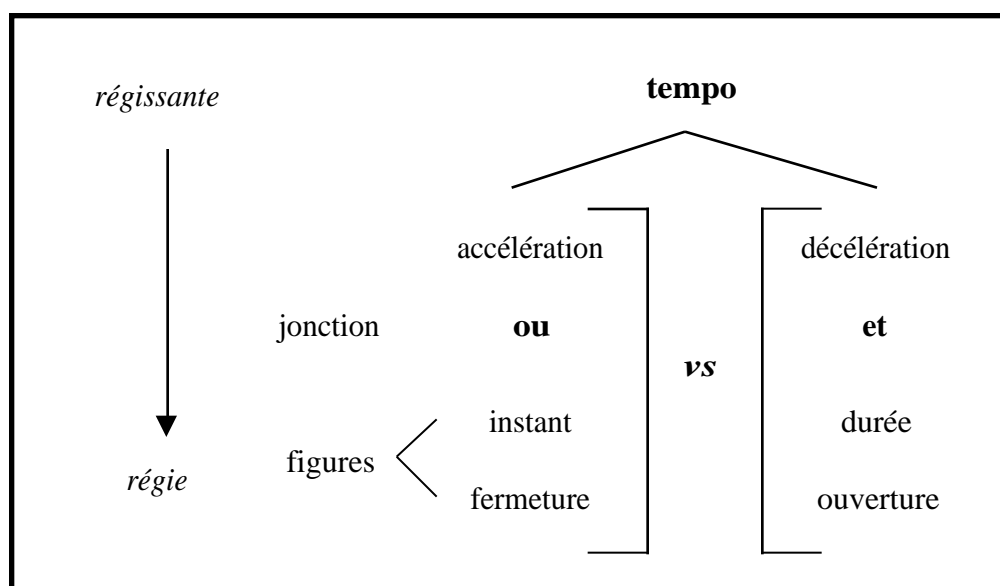
¹³ L. Hjelslev, *La catégorie des cas*, op. cit., p. 102.

¹⁴ La relation entre le *tempo* et l'intensité n'est pas aisée à préciser. Invoquer la présupposition réciproque est une façon élégante de se décharger de la difficulté... Mais cette incertitude n'empêche pas de lever une des ambiguïtés qui subsistent dans la description du rythme : la comparaison entre temps accentué et temps inaccentué ne nous semble pas pertinente : ce qui doit être comparé, c'est le temps accentué et l'**ensemble** des temps inaccentués appartenant au groupe rythmique, et dans cette perspective le contraste **vif/lent**, propre au *tempo*, reprend le contrôle du contraste : **bref/long** ; le *tempo*, la manifestée, est en concordance avec l'extension, sa manifestante, mais on sait que l'arbitraire est lui-même... arbitraire et permet à la motivation d'intervenir dans la texture de la langue.

¹⁵ L. Hjelslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 16.

tion, ou une coexistence entre les fonctifs qui y entrent. Dans le système, au contraire, existe un “ou... ou”, une disjonction ou une alternance entre les fonctifs qui y entrent¹⁶.»

Ces deux propositions, en raison de leur abstraction, sont difficiles à apprécier : la première semble faire dépendre aussi bien le système que le processus d'un troisième terme dont la teneur est axiomatique, à savoir la notion de **limite**. La seconde convoque la catégorie de la **jonction** pour distinguer le système et le processus l'un de l'autre. Sans que pourtant le lien entre les concepts de limite et de jonction soit lui-même élucidé. Mais que la jonction et la limite aient rapport avec le *tempo* nous semble peu discutable puisque les variations de *tempo* règlent l'alternance même du **et** et du **ou** : quand le *tempo* s'emballle, il tend à faire prévaloir le **ou** dans l'exacte mesure où la décélération rappelle progressivement le **et**. Les variations de *tempo* seraient au principe de deux déclinaisons majeures :



Le **ou**, que la diligence impose, sélectionne l'instant et la fermeture que l'on peut considérer comme les manifestantes de l'**exclusion**, tandis que le **et**, auquel la lenteur donne accès, a pour figures la durée et l'ouverture, en lesquelles nous reconnaissons les manifestantes de la **participation**. Or il est clair que les systèmes et les processus qui les mettent en œuvre ont pour tâche d'établir la **frontière** entre ces deux grandes fonctions reconnues d'abord par l'anthropologie classique, puisque ce dont il s'agit, ce n'est pas de savoir si telles valeurs existent, mais si cette valeur peut être associée ou non à cette autre, si tel **mélange** est licite, souhaitable, déconseillé ou proscrit¹⁷. De sorte que si le lien entre jonction et limite se dérobe en partie, celui qui rapproche les fonctifs de la jonction, à savoir l'exclusion et la participation, et la limite par ailleurs devient plus

¹⁶ *Ibid.*, p. 52.

¹⁷ Si l'on “entre” dans la modalisation par l'objet, alors que le pli de la sémiotique est de l'envisager à partir du sujet, il apparaît que les modalités sont des “accidents” des singularités de l'exclusion et de la participation que les cultures décrètent et font valoir.

aisé à appréhender, puisque ce qui tombe sous le contrôle de la délimitation, c'est le nombre et la teneur des combinaisons autorisées.

Pour ce qui regarde le sujet proprioceptif, il est invité à prendre le dilemme du vertige et de l'attention¹⁸ comme mesure de la distension des possibles subjectaux entre lesquels il va et vient.

3. LINEARITE ET TEMPO

Le mérite de Saussure dans le CLG n'est pas d'avoir “inventé” ou “découvert” la linéarité, mais, ainsi qu'il le souligne lui-même à propos du caractère arbitraire du signe, de mesurer sa portée : «(...) *il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient*¹⁹. »

Les deux “principes” reconnus par Saussure ne se situent pas pour lui au même niveau : l'arbitrarité concerne le rapport du signifiant au signifié, tandis que la linéarité intéresse le signifiant : «*Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) **il représente une étendue**, et b) **cette étendue est mesurable dans une seule dimension** : c'est une ligne*²⁰. »

Le point d'achoppement est tel : est-il légitime d'**étendre** au signifié les propriétés du signifiant ? Notons d'abord que la question pourrait se retourner : est-il légitime de **restreindre** telles propriétés, posées comme générales, au seul signifiant ? La réponse de Hjelmslev sur ce point consiste à **tempérer l'isomorphisme par la non-conformité**²¹. Les arguments que l'on peut faire valoir en faveur de ce rapprochement sont les suivants :

- les propriétés que Saussure reconnaît au signifiant, Hjelmslev les retrouve dans le signifié : la linéarité et sa différenciable : l'étendue, opposable à elle-même sous le rapport de la mesure et, par conséquent, sous le rapport de la valeur ; les catégories “notionnelles” que Hjelmslev rattachera aux quatre “grandes” catégories morphologiques, à savoir la relation, l'intensité, la consistance et la réalité²² sont justiciables de ces points de vue ;

- en second lieu, en présence de la polarité suggestive qui traverse toute la linguistique, à savoir la tension entre le nom et le verbe²³, la préférence de Hjelmslev va au verbe, le *Zeitwort*, puisque la phrase nominale est, en dépit des apparences, une phrase verbale²⁴.

Mais nous avons le sentiment que nous sommes moins en présence d'arguments à proprement parler que de **conditions** et que la linéarité du signifiant comme du signifié demande

¹⁸ Pour ce qui regarde l'assiette figurale de l'attention, voir Cl. Zilberberg, Pour une poétique de l'attention, in A. Berendonner & H. Parret, *L'interaction communicative*, Berne, P. Lang, 1990, pp.129-154.

¹⁹ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p.100.

²⁰ *ibid.*, p. 103.

²¹ L.Hjelmslev, *Essais linguistiques, op. cit.*, p. 43.

²² *ibid.*, pp. 161-173.

²³ Voir les pages magistrales que Cassirer consacre au traitement diachronique et synchronique de cette question majeure dans *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, pp. 231-245.

²⁴ L. Hjelmslev, *Essais linguistiques, op. cit.*, pp. 174-200.

davantage, c'est-à-dire une prise de risque. Celle-ci postule que le temps soit inscrit dans la texture même de la forme de l'expression comme dans celle de la forme du contenu, c'est-à-dire dans la **discursivité**. Pour le plan de l'expression, le point est d'emblée acquis sur la dimension **prosodique**, mais pour Saussure il en va de même sur la dimension **phonématique** puisque les «unités réelles» sont, selon la démonstration fournie dans les *Principes de phonologie*, «un moment dans le temps»²⁵.

Dans le plan du contenu, et en recherchant une distinction homologue à celle qui prévaut dans le plan de l'expression, la dimension phonématique est celle de la phrase avec son centre indiscutable le verbe, mais les marques spécifiques du verbe, à savoir la personne, la voix, l'aspect, le mode et le temps, sont des “variétés”, des points de vue sur la temporalité. Et par exemple, quand Hegel écrit dans son *Esthétique* : «*Le moi est dans le temps, et le temps est le mode d'être du sujet*»²⁶, comment ne pas soupçonner que le philosophe formule une identité que sa langue lui a prodiguée en la lui enseignant ? Mais de même que la prosodie ajoute à la phonématique des valeurs que celle-ci ne saurait fournir, de même le discours, qui serait, dans cette perspective la prosodie du contenu, attribue aux sémèmes des valeurs qui, parce qu'elles leur sont étrangères, les sensibilisent et les étarquent. C'est Saussure lui-même qui, dans le décisif chapitre intitulé *Identités, réalités, valeurs*, laisse entendre que la discursivité aurait la haute main sur les valeurs : «*Lorsque, dans une conférence, on entend répéter à plusieurs reprises le mot **Messieurs !**, on a le sentiment qu'il s'agit chaque fois de la même expression, et pourtant les variations de débit et l'intonation la présentent, dans les divers passages, avec des différences phoniques très appréciables (...) ; en outre, ce sentiment persiste, bien qu'au point de vue sémantique non plus il n'y ait pas identité absolue d'un **Messieurs !** à l'autre, (...)*»²⁷. En forçant sans doute quelque peu le trait, on pourrait dire que, pour Saussure, mettre en œuvre la langue à travers le discours consiste à mobiliser les rapports associatifs (paradigmatiques) à partir des places offertes par les rapports syntagmatiques, autrement dit, selon le point de vue ou la demande, à précipiter le temps dans l'instant, ou à porter l'instant au temps.

Si la tension entre la syllabe et la prosodie dans le plan de l'expression et celle qui prévaut entre l'énoncé phrastique et le discours dans le plan du contenu sont identifiables à celle qui associe et oppose l'instant et de la durée, ou encore le *centré* et l'*étendu*, la sémiosis entre alors dans la dépendance du temps :

²⁵ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 82.

²⁶ G.W.F. Hegel, *Esthétique*, tome 3, première partie, Paris, Aubier, 1944, p. 314.

²⁷ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., pp. 150-151. Il est significatif que Saussure mentionne justement une exclamation, c'est-à-dire un événement de la profondeur, convoquant l'intensité et le *tempo* et visant à abrégier la distance renaissante entre l'énonciateur et l'énonciataire.

	instant ↓	durée ↓
<i>plan de l'expression →</i>	phonématique	prosodie
<i>plan du contenu →</i>	énoncé	discours

Ou plus exactement dans la dépendance du tremblement propre au temps : l'instant et la durée peuvent certes collaborer dans une brøndalienne **complexité**, mais aussi s'engager dans une structure doublement **privative** : l'instant **sans** durée et la durée **sans** instant. C'est d'ailleurs dans cette voie que la linguistique – déguisant, sans en souffler un mot, sa méthode en théorie – s'est engagée puisqu'elle obtient les unités qu'elle traite au prix d'une décontextualisation préalable impensée qui lui procure l'énoncé entre les limites duquel elle entend se maintenir, comme si l'énoncé était "hors discours"...

Pour Saussure, l'opérateur qui conduit de la virtualisation à la réalisation n'est autre que le temps lui-même et sa manifestante attirée : la linéarité. Si l'instant appelle, attend l'accent, la durée appelle le *tempo* qui déterminera sa valeur. Cette prégnance du *tempo* à travers la durée et celle de la durée à travers l'espace se laisse discerner dans les débats concernant la définition géométrique de la droite, débats que Valéry commente ainsi :

«Le chemin le plus court c'est le temps (le plus pur...)

*«Quoique la définition de la droite par le minimum de **distance**, soit évidemment vicieuse, cependant je crois que la définition non vicieuse, et non encore trouvée de cette ligne, doit se trouver dans la mise en évidence d'un certain minimum – et dans la notion de continuité et prolongement.(...)»²⁸*

L'espace se retire devant la durée et la durée à son tour se retire devant la notion de «*minimum*» qui est la manifestante du *tempo* : le «*minimum*» d'espace est dépendant du «*minimum*» de durée et ce «*minimum*» de durée est lui-même acquis moyennant une accélération du *tempo* – selon le renversement de structure canonique de la figuralité qui voit la constante, le *tempo*, varier en sens inverse de celui de ses variables liées, la durée et l'espace. C'est d'ailleurs en raison de cette interdépendance structurale que la linéarité et l'événementialité ont partie liée : à

²⁸ P. Valéry, *Cahiers*, tome 2, *op. cit.*, p. 784. Un autre fragment des *Cahiers* semble proposer une leçon contraire : «**Ligne**. On appelle **ligne** ce qui est engendré par un mouvement et qui est indépendant de la vitesse, du sens.. Ce qui est engendré avec sens et vitesse, en devient indépendant, et indépendant du corps qui s'est mêlé, de sa forme, grandeur - ce qui abandonne le temps, s'en détache.» (*ibid.*, pp. 790-791). Deux interprétations de cette divergence sont plausibles : des grandeurs fonctionnellement indivisibles peuvent conventionnellement et substantiellement être appréhendées comme séparées ; ou bien l'activité de l'esprit admettrait deux régimes : un régime **synérétique**, ayant pour objet les contraintes et les avantages de l'indivisibilité, et un régime **diérétique** admettant pour chaque composante des latitudes de détachement et d'exercice propre.

côté des variables contrôlables de l'accélération et du ralentissement, la linéarité peut être le théâtre de l'arrêt, du survenir, qui en est l'antithèse, du rebroussement, mais ces destins figuraux, en raison de la multiplicité des calculs individuels, échappent à la sagacité ordinaire et mesurent, pour cette raison même, le talent.

Que la prosodie, étendue au plan du contenu, puisse devenir le creuset de l'élaboration sémantique ressort de l'enseignement – encore méconnu à l'heure actuelle... – de Cassirer. Après avoir relevé la double orientation du langage, vers le «*monde de l'être*» et vers le «*monde de l'agir*²⁹», après avoir souligné que ce «*monde de l'agir*» est orienté, tensif et rythmique, il écrit : «*Dans le flux de la conscience qui semblait auparavant s'écouler uniformément naissent comme des vagues, avec des creux et des sommets, se constituent des contenus singuliers, nettement dynamiques, autour desquels se groupent les autres contenus*³⁰ »

Que la discursivité soit bien du ressort du *tempo* devient manifeste sitôt que l'on se rappelle que le discours s'oppose à lui-même selon qu'il choisit la **concentration** ou l'**expansion** : la première corrélée à la célérité, procure les genres discursifs figuraux³¹ du résumé, de la maxime, de l'aphorisme,... ; la seconde, soumise à la lenteur, ceux du développement, du traité, du commentaire... L'évidence du *tempo* est ainsi conditionnelle : elle s'impose pour qui s'est convaincu de la solidité du lien entre le temps et le discours. Et la force persuasive des deux espèces discursives est bien, en première ou en dernière instance, celle de leur *tempo* propre : **impérieuse** dans le cas de la célérité, puisque la durée fait défaut ; **démonstrative** dans le cas de la lenteur, puisque le “démonstrateur” a, sinon “tout son temps”, du moins “du temps devant lui”, et suppose qu'il en va de même pour son interlocuteur.

4. JONCTION ET TEMPO

Avec la jonction, nous revenons à la troisième schizie hjelmslevienne, celle qui concerne le système et le processus, mais la sémiotique greimassienne ne s'est pas contentée de reprendre des concepts “incontournables”, elle a établi leur pertinence différentielle. Quatre “régions” concernées peuvent être reconnues :

- au niveau énonciatif, la jonction commande les débrayages constitutifs de l’“illusion référentielle” et les embrayages constitutifs de l’“illusion subjective” ;
- la jonction concerne les structures dites élémentaires du modèle constitutionnel ; à ce niveau, le sème s_1 est à la fois conjoint au et disjoint du sème s_2 ;

²⁹ Opposer l'*être* au *faire* est une simplification, car ce ne sont pas deux termes, mais au moins quatre qui sont en cause : opposition de l'*être* et de l'*advenir* d'une part, opposition du *contempler* et de l'*agir* d'autre part, ainsi que la tension entre les deux oppositions.

³⁰ E. Cassirer *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, *op. cit.*, p. 255.

³¹ La typologie discursive devra, elle aussi, tenir compte de la déhiscence entre le figural et le figuratif puisque les contenus figuratifs peuvent être, en fonction des variations de *tempo*, étendus ou comprimés.

- la jonction intéresse au niveau syntaxique de surface la relation entre le sujet et l'objet ; l'intimité entre le sujet et l'objet est telle que l'objet mérite le qualificatif de “sub-objet”, et la perte de l'objet est, pour le sujet, génératrice d'affects qui vont servir de “déclics” pour la narrativité ;
- la jonction contrôle la constitution de l'objectivité elle-même à travers les tris et les mélanges déjà mentionnés.

Le *tempo* a son mot à dire dans chacun de ces cas :

- au niveau énonciatif, “il faut du temps” pour passer de l’“illusion subjective” à l’“illusion référentielle”, c'est-à-dire pour poser et consentir à la relative indépendance du “moi” et du “monde”. La comparaison des langues montre, par exemple, que «(...) *le langage, lorsqu'il veut exprimer des rapports personnels, utilise d'abord les pronoms possessifs à la place des pronoms véritablement personnels* ³².»

- à l'égard des structures élémentaires, le *tempo*, en vertu de la fonction sémiotique, décide du sort de la catégorialité et de la gradualité : si le *tempo* est vif, la distance entre s_1 et s_2 sera franchie “d'un seul trait”, “sans s'arrêter” ; par contre, si le *tempo* est lent, la gradualité et ses stations complexes [$s'_1 + s'_2$], [$s''_1 + s''_2$],... exclues dans le cas précédent, se présentent maintenant comme possibles, de même que le recours au ralenti dans l'expression visuelle fait voir des singularités du mouvement que la vitesse efface ;

- au niveau syntaxique de surface, la relation à l'objet dans ses moments critiques, c'est-à-dire ses phases inchoative et terminative, reçoit du *tempo* ses valeurs les plus significatives :

attachement		détachement	
vif ↓ ravisement	lent ↓ rapprochement	vif ↓ rupture	lent ↓ éloignement

Dans cette perspective, la vie affective se change en activité affective occupée, à l'instar des poètes d'autrefois, à trouver de “bonnes” rimes. Comme on sait, les “bonnes” rimes associent une identité phonique à une contrariété sémantique, ici le sujet affectif doit “coiffer” la contrariété des commencements et des fins par une bonne homogénéité prosodique, afin qu'ils “riment”³³.

³² E. Cassirer *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, *op. cit.*, pp. 224-225.

³³ La généralisation du modèle de la “rime” permet de préciser ce qui sépare, ce qui continue de séparer le point de vue phénoménologique et le point de vue sémiotique : la phénoménologie s'intéresse aux “choses”, la sémiotique aux rapports, aux “rimes” – non prévisibles – entre les “choses”. De même que le poète fait valoir le signifiant aux dépens du signifié, de même le sujet sémiotique pense être en présence d'une matière – en toutes les acceptions du vocable – qu'il entend traiter dans les termes indiqués par Fr. Bastide (*Le traitement de la matière*, Actes sémiotiques, IX, 89.1987). Que cette matière soit culinaire comme dans les livres de recettes, conceptuelle comme dans les traités savants, figurative comme dans les ouvrages dits d'esthétique, est secondaire, puisque les opérations élémentaires relevées par Fr. Bastide sont communes aux uns et aux autres. Pour reprendre un des exemples proposés par Fr. Bastide, la phénoménologie s'intéresse à l'œuf, la sémiotique à la question de savoir si l'œuf sera consommé “à la coque” ou “sur le plat” ; dans le premier cas, sera-t-il consommé “dur” ou “mollet” ? dans le second, le “blanc” et le “jaune” resteront-ils séparés ou seront-ils mélangés ? brouillés ? est-il préférable de

- enfin, le *tempo* intervient dans la constitution de l'objet comme sujet opérateur dans ce qu'on pourrait appeler des sémiotiques “concrètes” ; ainsi, en matière de cuisine, l'opposition entre viande grillée et viande mijotée appartient au *tempo* puisque la première demande l'intensité et la brièveté d'un “feu vif”, tandis que la seconde demande la lenteur et la continuité d'un “petit feu” ; les expansions et les concentrations sont comme des **significations** qui attendent du *tempo* qu'ils fixent leur **valeur**, respectivement comme “explosions” et “précipitations” ; si l’“humide” et le “sec” valent au niveau figuratif le premier comme associé à l'eau, le second comme dissocié, au niveau figural les choses se présentent tout autrement : le *tempo* les ordonne secrètement en rabattant la vivacité sur le “sec”, avec les syntagmes “frapper sec”, “pète-sec”, “boire sec”, “faire cul sec”, “aussi sec”, “démarrer sec”. Nous avons le sentiment qu'aucune sémiotique “concrète” n'échappe à la tyrannie du *tempo* : qu'on songe, un instant, aux “manières de peindre” selon le paradigme ancien : fresque, aquarelle, lavis, gouache, etc., corrélées, forcément, à des “manières de voir” elles-mêmes porteuses d'un “coefficient cinétique”, puisque les effets relevés s'opposent d'abord selon la “transparence”, figuralemment vive, et l’“épaisseur”, figuralemment lente.

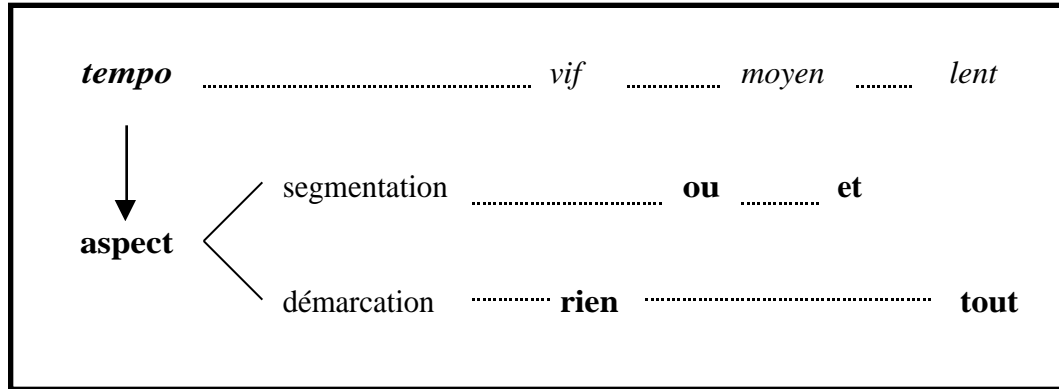
5. POUR FINIR

Si le lien entre le *tempo* et la jonction détient bien la force que nous lui supposons, le *tempo* contrôlerait non seulement l'aspectualité des **procès**, mais également une autre aspectualité qui, “dans l'ombre”, déciderait de l'envergure même des **systèmes**. La tension entre le **ou** et le **et** ne contrôlerait que des **seuils**, seuils situés en deçà de leur **limite**, respectivement le **rien** et le **tout** :

- si la vitesse atteinte est “inhumaine”, le **ou** se retire devant le **rien** ;
- si la vitesse donne à penser au sujet qu'elle s'est arrêtée, le **et** s'efface devant le **tout**.

Dans ces conditions, mais la structuration et la mise sous condition[s] sont partiellement identifiables, l'intervalle entre le **ou** le **et** serait celui de la **segmentation**, intervalle lui-même compris entre le **rien** et le **tout**, qui sont les manifestantes de la **démarcation**. Soit :

le consommer “pur” avec seulement une “pincée” de sel ? ou bien associé à d'autres grandeurs culinaires pour produire tel effet de “rime” ?... Bref, la phénoménologie extrait l'œuf des discours qui le comprennent pour l'enchâsser dans son propre discours, tandis que la sémiotique entend décrire l'œuf en discours. Ce discours de la sémiotique ne devrait comprendre en principe que ce qui permet de faire communiquer entre eux les différents discours, à la façon de deux maîtres de cuisine qui échangeraient, poussés par une estime réciproque, des recettes. La phénoménologie s'attache à l'essence pré- ou extralinguistique, la sémiotique à la singularité discursive. Si le sujet sémiotique, en poète qui s'ignore, attend, quelle que soit la matière traitée, la rime “inouïe”, alors il est clair que l'objet sémiotique a pour paradigme la surprise, la nouveauté, l'invention, la découverte, le paradoxe, le scandale, l'éclat, bref la diaphorie et l'euphorie de la valeur. Chacun de ces points de vue a ses limites, ses points aveugles, qui commandent la prudence à l'égard du dialogue éventuel entre les deux disciplines.



Enfin le figural, confié aux variations de *tempo*, peut contribuer à la compréhension du jeu ininterrompu des affects et des valeurs : les meilleures “têtes” discursives du dix-neuvième ont avoué leur “jalousie” à l’égard de la musique, mais cette aliénation peut être repoussée si l’on admet que le figural est la musique du langage, que les “mots” du niveau figuratif ne valent que par les figures de *tempo*, de durée et d’espace qui ne cessent de les hanter. Tellement que les effets les plus rares de la musique ne se laissent dire que par des “paroles” que, cependant, en principe, ils excluent, ainsi que cet aveu de Valéry le donne à entendre :

«En fait de “mystique” rien ne me convient que le Prélude de Lohengrin.

Là, pas de mots. (Baudelaire traducteur..?)

*Cela est donc “pur” - non mêlé de paroles, de ces paroles qui me donnent l’impression chez les auteurs (saints ou non) d’une certaine **comédie** - parce qu’ils ne savent ce qu’ils disent et usent des **valeurs** ou **effets** des mots sans les peser.*

Dans le Prélude, il n’y a que l’excitation du type “émotion mystique”.

Il serait intéressant de faire littérairement une tentative analogue - sans termes autres que ceux que donnerait l’observation de soi, et non des acquis...

*C’est bien la “mystique sans Dieu” - (cf. Teste). Or, il faut observer que ce sont des effets physiques **rare**s, des “sensations”, qui constituent toute la **valeur** des termes sans référence hors du langage - et ils ne peuvent en avoir d’autre³⁴ »*

Les relations dans un dispositif stratifié s’avèrent donc complexes, puisque la **conversion**, projective, semble devoir composer avec la **concession**, distensive : les “mots”, simples fidéi-commis de l’intelligible, sont dépréciés, tandis que les figures, gardiennes révérees de l’«*émotion mystique*», c’est-à-dire du sensible, demeurent cependant «*sans référence hors du langage*», sans doute parce qu’elles forment, moyennant cette prosodisation du contenu que nous prôtons, la texture même de la langue.

[janvier 1994]

³⁴ P. Valéry, *Cahiers*, tome 2, *op. cit.*, p. 708.